Mamie en miettes

Florence AUBRY

doAdo

ÉDITIONS DU ROUERGUE

Illustration de couverture : Marion Bataille
Graphisme : Frank Secka

© Éditions du Rouergue, 2003
Parc Saint-Joseph - BP 3522 - 12035 Rodez cedex 9
Tél. : 05 65 77 73 70 - Fax : 05 65 77 73 71
info@lerouergue.com - www.lerouergue.com

1

J'appuie sur l'interrupteur, et j'ai un mouvement de recul. Mamie est là, dans son fauteuil roulant. L'engin prend toute la place, notre salle de bains est si petite.

Ma Mamie à moi, la seule, je n'en ai jamais eu d'autre.

Elle tourne le dos au miroir. Son visage fripé est couvert d'entrelacs mats, les chemins asséchés de larmes récentes. Elle tiraille entre ses mains un pauvre mouchoir à carreaux. Elle me regarde, et je vois qu'elle est bouleversée.

Aujourd'hui, en rentrant de l'école, j'ai filé directement à la salle de bains. Je n'ai même pas pris le temps de regarder si Maman était rentrée.

À la fin des cours, Justine et moi, devant le collège, nous nous sommes battues en riant avec des fleurs de pissenlit. Nous avons écrasé les pétales sur nos joues, laissant de grandes traînées orange, comme les traces d'un escargot malpropre. J'étais pressée de me laver. J'ai ouvert la porte, donné de la lumière…

Je me sens engourdie, je ne peux plus bouger.

Mamie est à quelques dizaines de centimètres de moi, elle me semble pourtant terriblement lointaine. Elle me dit :

– J'ai cassé la boîte, tu sais, la petite boîte en verre, sur la table basse, celle que ta maman avait eue avec son dernier colis. J'ai été bête, j'ai voulu bouger les antennes de la télé, avec ma canne, sans déranger ta mère. C'était tout blanc la deux, tu sais, ça faisait de la neige. Faut-il être bête ! J'ai bousculé la boîte, elle s'est cassée.

Mamie continue sans plus me regarder, perdue dans son monde.

– C'est vrai qu'elle était bien jolie, cette boîte, avec un adorable fermoir. Plus on devient vieux, plus on devient bête. Ta mère y mettait les beaux timbres, ceux qu'elle détachait des enveloppes.

Ma main est tétanisée sur la poignée. Je ne peux pas entrer, et je ne peux pas fuir.

Et soudain, je vois ce que je ne pouvais, ne voulais pas voir. Des couleurs qui me blessent. Des traces rouges, sur les bras. Des traces bleues, sur les pauvres jambes grises. L'une de ces traces laisse échapper un filet écarlate, qui goutte sur le carrelage froid. Le blanc éclatant de la chemise de corps, sous la déchirure de la blouse.

Brutalement, les longs derniers mois dans cette maison défilent dans ma cervelle bouleversée. La vaillante petite machine analyse, recoupe, assemble, déduit, conclut, et me montre soudain ce que je m'obstinais à ignorer.

Je sais ce que je dois faire, et je vais le faire.

2

« Sonnez et patientez. » Je suis à la grille ; j'ai sonné, et je patiente, avec le cœur qui se gonfle, se dégonfle, comme la mer en tempête.

– Je vous prie de bien vouloir décliner votre identité et l'objet de votre visite, me crache une voix masculine dans l'interphone.

Je n'aperçois que la silhouette du gendarme, au loin, dans le bureau de verre, comme un fantôme gris penché sur son micro. Je vois bien qu'il me regarde, même si je ne distingue pas les traits de son visage.

L'émotion est partout dans mon corps, une boue malveillante, grasse. Je pense qu'elle va me noyer,

fermer mes poumons à l'air, mes yeux à la lumière, ma peau à la caresse du vent. Je me sentais tellement solide tout à l'heure, dans la salle de bains, tellement prête à, capable de ! Je me sens soudain tellement riquiqui. Je ne peux que reculer, allonger la distance entre la silhouette là-bas, qui attend impatiemment que je réponde dans l'interphone, et moi, cette petite chose… Il faut que je file, vite vite, quelque part ailleurs. Là-bas, la silhouette a quitté sa cage de verre, et s'approche, le sourcil froncé.

– C'est pas un jouet cet interphone, petite. Qu'est-ce que tu veux aux gendarmes ? crie-t-elle en s'approchant, fâchée.

Je recule d'un pas, et soudain, il y a la main de cette grosse femme, sur mon épaule, cette femme que je n'ai pas vue arriver.

– Laisse, Jean-Pierre, c'est la petite Bertin, elle est dans la même classe que ma fille.

Et s'adressant à moi, elle ajoute, assez fort :

– Hein, c'est ça, Gaëlle, tu viens rendre visite à Sarah ?

– Euh…

– On va l'attendre ensemble, elle ne va pas tarder.

La grosse dame sort de sa poche un trousseau de clés et ouvre la grille. Le gendarme de garde s'est détendu et reprend le chemin de son bureau.

La dame sait bien que je vais la suivre, elle m'a fait un sourire. Je la suis.

Sarah est dans ma classe, c'est vrai, mais je la connaît à peine, elle est si réservée. Sarah Pélage. Je me demande juste un peu ce que je vais raconter, tout à l'heure, quand elle sera là.

La dame s'arrête devant la porte de l'un des petits appartements de fonction de la gendarmerie.

– Entre !

Elle n'est pas belle, cette femme, elle ne fait pas peur mais elle n'est pas belle. Et qu'est-ce qu'elle est grosse ! C'est peut-être pour ça qu'elle est réservée, sa fille. Gênée que quelqu'un comme ça vienne la chercher à la sortie du collège, à son âge. Moi, ma mère,

elle est jolie et… À moins que ça ne soit à cause de son père, qui met des procès-verbaux à ceux qui n'ont pas leur ceinture de sécurité ou qui roulent un peu vite.

Le père de Sarah, je ne l'ai jamais vu. Je l'ai sans doute déjà croisé, dans la voiture des gendarmes, c'est une petite ville ici.

Mme Pélage entre dans sa maison, je la suis. Elle me prend des mains le sac d'épicerie, et commence à ranger, en parlant du temps gris, dehors, des poches de supermarché, qui ne sont vraiment pas solides, de ce qu'elle va préparer pour le repas du soir. De sa fille, qui n'a pas beaucoup d'appétit.

Je ne sais pas ce que je dois faire ; je reste silencieuse, et je regarde autour de moi. Ça me plaît cette maison, c'est jaune, c'est chaud. Je me sens un peu plus calme.

– Je vais nous préparer une tisane bien chaude. Je sais que l'on est au mois de mai, mais ça nous fera du bien, quelque chose de chaud.

Je suis assise dans un grand canapé clair, moelleux. Au creux de mes mains, une tasse brûlante, que la mère de ma camarade a remplie pour moi. Elle est assise là-bas et me tourne le dos, installée à une grande table, sa tasse fumant dans un coin.

Tout à l'heure, la dame a dit :

– Je vais me mettre à faire mon puzzle, c'est un quatre mille pièces, qui représente une carte ancienne du monde. Je te tournerai le dos, et toi, tu me raconteras ce que tu étais venue raconter aux gendarmes. Je ne poserai aucune question, et je ne me retournerai que lorsque tu seras sûre d'en avoir terminé, et que tu me le diras. Mon mari travaille, Sarah est chez sa grande sœur, personne ne nous dérangera.

Elle a dit ça d'une voix tranquille, comme si elle était sûre que je ferais ce qu'elle disait. Et d'ailleurs, je me suis installée dans le canapé comme elle l'avait demandé. Si j'avais été dans mon état normal, peut-être que j'aurais trouvé ça bizarre, et que j'aurais pensé, non mais, pour qui elle se prend celle-là.

Je regarde les gros plis, dans son dos. Je me sens bien, ici, tellement apaisée. Je remue le liquide, dans ma tasse, je retire la petite cuillère, la suce, la pose sur la table basse. Pas besoin d'effort particulier pour que les souvenirs affluent, comme de vilaines mouches noires à qui l'on ouvre la fenêtre.

Je bois une première gorgée, et je commence mon récit.

« Je m'appelle Gaëlle, et je ne supporte plus mon reflet, dans la glace. »